

Su lo trame

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 4

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212802>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont recues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 27 janvier 1917 : Nous avons de tout ! (V. F.). — Prudence. — Su lo trame (Marc à Louis). — Le Conteur des dames. — Nocturne. — Comment je rédigeais un journal d'agriculture (Communiqué par C. P.-V.) (A suivre). — Recette de saison. — Des effets de la neige. — Na roille. — Le « Père la Victoire » en Suisse. — Les chalets de la Roselinaz (feuilleton). (A suivre.)

NOUS AVONS DE TOUT !

Le soir de la Saint-Sylvestre, devant un grand bazar de la ville, un homme en blouse bleue mêlé aux badauds citadins, examinait avec une vive attention les innombrables objets que faisait resplendir la lumière des globes électriques. Venait-il des Ormonts, du Pays d'Enhaut, de la Vallée de Joux ? C'était un montagnard, on ne pouvait s'y méprendre. Ses traits un peu anguleux, mais fins, son regard aigu, ses jambes nerveuses équilibrées sur de larges semelles bordées de gros clous, tout disait qu'il n'était pas né sur les rives de la Louve ou du Flon.

Ne découvrant pas dans les vitrines de la rue ce qu'il lui fallait, l'homme pénétra à l'intérieur, et se promena lentement, à tous les étages, stationnant çà et là, devant les comptoirs, où ses yeux d'aigle semblaient percer les caissettes, les coffrets, les sachets, les boîtes de toutes dimensions, pour en fouiller le contenu. Frappé par les allures de ce client, le directeur de la maison l'aborda, au moment où, l'air découragé, il se retirait sans avoir fait aucune emplette.

— Vous ne trouvez pas ce que vous désirez, monsieur, lui dit-il ; mais si vous voulez bien me faire savoir...

— Oh ! c'est pas la peine ; j'ai tenu tous vos tablars, l'affaire dont j'ai besoin n'y est pas.

— Elle n'est peut-être pas à l'étalage, mais nous la dénicherons bien, monsieur ; nous avons de tout !

— Sans offense, j'en doute beaucoup.

— Je vous répète, monsieur, que rien ne nous manque. Veuillez, s'il vous plaît, me dire ce qu'il vous faut.

— Encore un coup, ça ne m'avancerait en rien ; je suis trop sûr que vous ne pourriez pas me contenter.

— Mais encore faut-il que je sache quel est cet article rarissime !

— A quoi bon !... A vous revoir, monsieur, et faites excuse.

— Non, il ne sera pas dit que vous partiez ainsi. Nous avons de tout, vous dis-je !... Tenez, parions cent francs que nous pouvons vous servir.

— Vous perdriez !

— Ce serait bien le diable ! Voyons, cent francs, que madame la caissière, ici présente, vous payera rubis sur l'ongle, si vous gagnez.

— Eh bien, vous l'aurez voulu, je tiens le pari... Ce que je cherche, c'est deux paires de lunettes pour mes vaches, dont la vue baisse.

— Ah ! ma foi, je 'sais refait ! Allez toucher vos cent francs... Des lunettes pour les vaches ! Vous ne trouverez cela nulle part.

Et, furieux, le marchand tourne le dos au singulier chaland, qu'il envoie mentalement à tous les diables. Cependant, se ravisant, il le rejoint comme il mettait le pied à la rue.

— Dites-moi, monsieur, en vous disant que vous ne trouveriez vos lunettes nulle part, je ne pensais pas à l'autre grand bazar de la ville ; là, on en vend sûrement... Traversez la place, tournez à droite, puis à gauche, et vous y êtes.

— Vous êtes bien honnête, monsieur, et je vous remercie mille fois.

Sitôt l'homme à la blouse disparu, le négociant téléphona au bazar concurrent : « C'est vous, cher collègue ?... Vous allez avoir la visite d'un olibrius, client sérieux, peut-être, mais qui a reçu un coup de marteau. Il demande des lunettes pour ses vaches. Sans savoir ce qu'il voulait, j'ai fait la gageure qu'il trouverait tout chez moi, et j'en ai été pour mes cent francs. Alors, je vous propose ceci : Vous avez des lunettes de chauffeur, faites-en élargir tout de suite deux ou trois paires ; avec un bout de courroie, c'est l'affaire d'un instant ; mais ne les mettez pas en évidence. Notre gaillard ne les verra pas, vous pariez 200 francs que vous avez tout ce qu'il demandera, il perdra, je rentrerai dans mon billet de cent et vous garderez l'autre billet pour votre peine... C'est dit ?... Merci, et à charge de revanche !... Ah ! un mot encore : vous reconnaîtrez aisément l'homme aux lunettes de vache : une espèce de paysan en roulière et gros souliers, assez grand, plutôt maigre, le nez en bec d'aigle et les yeux en vrille... Téléphonnez-moi, je vous prie, dès qu'il aura écopé, comme il le mérite.

Une heure plus tard, le téléphone jouait de nouveau au bureau du premier des bazars. C'était la voix du chef de l'autre maison, une voix nasillarde, avec un fort accent d'outre Rhin :

— C'est fous, gollègue ?... Pien !... Gomme ç'a été ?... Roulé dans toutes les larcheurs !... Lui ? Non pas, mais moi-même, roulé de 300 francs !... Trois cents francs, vous-dis-chez. Même, un peu blusse, ch'y étais de mes cinq cents. Mais il foulait bas barier si haut, à cause que les moyens lui manquaient... Ch'avais foulé faire une petite affaire. A ma place, n'est-ce bas, fous auriez fait la même chose ?... Et bas mèche de bas tenir le bari : il avait été gonglu devant trois témoins : un glient et puis Nathan et Salomon, deusse de mes comptables... Gomme il a manigancé son affaire ?... Si simplement que de blus malins que moi auraient tonné dans le banneau. D'abord, il a lanterné devant les rayons une ponne demi-heure, avec un air honnêtement bête à lui faire crédit de mille francs pour toute une année. Alors, comme il se retirait, dépité, che suis intervenu en bersonne propre. « Qu'est-ce tonc qu'il y a pour votre service ? Nous avons de tout ! » Mais lui branlait négativement sa tête d'animal, comme il avait fait à toutes mes vendeuses. Et puis est venu enfin le bari. Téchâ dans mon for intérieur che frottai mes mains et che soulevais

un papier cachant les lunettes pour vaches, des lunettes énormes, magnifiques... « Quand che fous disais que nous avions de tout ! » Mais son même branlement imbécile regommait... « Là, lui dis-chez, ne foyez-fous bas ? — « Non, monsieur » — « Mais dites une fois ce que fous foulez ! » — Et lui : « Des guêtres pour mes poules, à cause du froid aux pattes dans la neige !... » Des guêtres pour les poules ! Est-ce que fous tenez cette article, collègue ?... Vos gondolances ? oui, che les accepte... Trois cents francs à basser bar brofitts et bertes, c'est tur, en fèrité... Non, ne dites pas « sale paysan ». Bas bayсан bour un sou !... Son accent vautois ?... Truquè... Che crois avoir téché rengonné cette filaine vrimousse à la synagogue de Chenève. Ça doit être un Isaac L..., de Francfort ! En tout gas, chose triste à tire, c'est un des nôtres. V. F.

Prudence.

Amis, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose ;
Il faut y penser mûrement ;
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit : « C'est faire prudemment
Que d'y penser toute sa vie ! »

SU LO TRAME

SANT tot parâi bin quemoudo lè trame. On lâi vâi dâi iâdzo dâi z'affère que vo fant rire à ventro débottenâ et dâi z'autro coup dâi z'autro que vo fant mau bin. Mâ l'è damâdzo que cote asse tchè, on lâi âodrâi bin pe soveint po guegnî montâ et dêcheindre lè dame, principalement quand l'ânt met cliiau gredon serrâ âi piaute, âi dzênâ et à la cheintere, qu'on derâi on bouî.

Lâi su dan z'u l'autr'hi su elli trame et lâi è vu pè la Ripouna iena de cliiau balle dame que vo dio. L'êtâi tota dzouvenetta avoué dâi djoûte à eimbrâsi et dâi botse rodze qu'on lè z'arâi tchuffâie. Et pu dâi get destra nâi, quemet onna rita de bordon ; dâi cheveu bin fresi, avoué dâi niaôtton ion ice, ion lèvé ; on tsapî mince d'âle et plliein de boquiet quemet onna lece de courti, et dâi z'hâillon que falliâi vère : tot de sia et que cheintant bon cliiau z'oudeu qu'on met dâi cliiau petite botolliette que cotant bin tchè — por quant à mè, l'amo mî lè groche botollie que l'ânt dau bou vin de pè noutrè parset, mâ l'è pî po dere. — Enfin quie por onna pouponna l'êtâi 'na galèza pouponna. Prau su que l'avâi marya ion de cliiau corps retso, retso, et qu'on lâi dit dâi diplomate. Ein ti lè casse vo garanto que cheintâi pas la bâosa.

Po coumeinci, m'ète setâ dè coute li, mâ m'è veniâ onn'idée et mè su lèvâ po allâ mè betâ dessus lo ban, vis-à-vis, quemet dit lo régènt, po mi pouâi la reluquâ (du cein l'èin è révâ tote lè nè). Lo trame s'arrîte et pu... bon ! a-te que on croûto crazet de bouibo que l'eintre et que va sè setâ dè coute la balla dama. Clii mousse

l'avai du être tenu pè lè tsin, por cein que sè z'hàillon étant devourá à tsavon et pllein de pacot. Son bounet l'avai pe rein que d'on côté iò pouáva sè mettre avau lè z'orolhie. Et l'étái coffo, coffo et pouái : devessá pas s'ètre lavá du dévant la guerra. Et pu lo principau affère que faut pas áobliá, l'è que lo ná lái coláve blianc et que l'étái tot moquáo, po devessá français.

La dama lo guegne on bocon, fá la mena, quemet se cheintá mau et quand l'è que lo vái avoué lè tsandáile dèso lo ná, lái dit dinse :

— As-tu un mouchoir ? mon petit.

Lo mousse vouáite assebin la dama ein sè maufeint de li, tré son motcháo de cassetta, asse ná qu'onna panáire à fémé, lo remet dein son outra fatta, de l'autro côté de la dama, et lái repond ein niflieint :

— Oi, má ma mère m'a défeindu de lo pritá !
MARC A LOUIS.

Et moi, donc ! — Deux employés de bureau se prennent de langue.

— Tu es le plus parfait imbécile de la création ! dit l'un.

— Je ne connais pas d'être plus idiot que toi ! réplique l'autre.

Entendant la querelle, le patron entr'ouvre la porte de son bureau :

— Pardon, messieurs, vous oubliez que je suis là !

LE « CONTEUR » DES DAMES

Certificat de beauté.

IL paraît que dans l'esthétique féminine le nombre 4 a une importance extrême.

Un dicton arabe, en effet, veut que pour qu'une femme soit belle, elle ait quatre choses noires : les cheveux, les sourcils, les cils et les prunelles ; 4 blanches : la peau, le blanc des yeux, les dents, les mains ; 4 rouges : la langue, les lèvres, les gencives et les joues ; 4 longues : le dos, les bras, les doigts, les jambes ; 4 rondes : la tête, le cou, le coude, le poignet ; 4 larges : le front, la poitrine, les yeux, les hanches ; 4 minces : le nez, les lèvres, les sourcils, les doigts.

Le langage des gants.

Dans la société anglaise, on use du langage des gants, entre amoureux, afin de dépister les indiscrétions.

Un *oui* s'exprime en laissant tomber un de ses gants.

On les roule dans sa main droite pour dire *non*.

Si l'on veut faire entendre qu'on est indifférent, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout » se prononce en se donnant de petits coups sous le menton.

Pour « je vous hais », on retourne ses gants envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous » se dit nissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je vous aime », on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde : « Soyez attentifs, on nous observe », on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; furieuse, on les éloigne, etc., etc.

On assure que le langage des gants a été inventé par une jeune et ravissante amoureuse qui l'a généreusement enseigné à toutes ses amies.

NOCTURNE

« Oui, vers minuit, sous mon balcon

Ayez soin de prendre une échelle. »

Tel fut le billet qu'un Gascon

Reçut un beau jour de sa belle.

A l'heure dite, au pied du mur,

Il ne manque pas de se rendre.

Mais, hélas ! on le fait attendre.

Attendre, en hiver, c'est bien dur !

Il grelotte ; il perd patience...

Un certain bruit, un contrevent

Ranime sa douce espérance.

Transporté d'amour, il s'élançait,

Sur la corniche, il est en un moment.

Jugez de sa surprise extrême !

Ce n'est point la beauté qu'il aime !

C'est un vilain homme, un mari ! [amène ;

« Je vous y prends, monsieur, quel sujet vous

Parlez, que faites-vous ici ?

— Ce que je fais ?... Sandis ! je me promène.

La portion congrue. — Tout renchérit ; chacun est obligé de se restreindre dans ses dépenses. On simplifie les menus.

— J'ai dû réduire mes dépenses, disait l'autre jour une dame. Ainsi, nous prenions le café tous les jours avec mon mari, mais j'ai été forcée de lui supprimer le sien.

COMMENT JE RÉDIGEAI UN

JOURNAL D'AGRICULTURE

(Imité de l'anglais de Marc Twain.)

I

J'ÉTAIS sans le sou, position sociale qui, pour ne pas être rarissime au XIX^e siècle n'en a pas moins de nombreux désagréments. Or, un vieux ami, directeur-rédacteur, en chef du *Nouvelliste agricole*, fatigué sans doute des mercuriales hebdomadaires et des pronostics météorologiques, m'offrit de le remplacer pendant quelques semaines. Il voulait suivre le conseil donné par lui aux vaches de ses abonnés : se mettre au vert et à l'air pur.

Vous voyez si j'acceptai. Quoique je n'eusse de ma vie lu œuvre quelconque d'agriculture et que mes connaissances en cet art pussent être comparées au bagage littéraire d'un Hottentot, je ne doutai pas une minute de mes capacités spéciales au sujet des engrais économiques et du phyloxera vastatrix.

Aussi, mon premier numéro paru, ce ne fut pas sans une émotion quasi glorieuse que je sortis du bureau de rédaction.

Un groupe d'hommes et d'enfants s'était formé dans la rue, devant la maison et, lorsque j'ouvris la porte, ces hommes et ces enfants me firent place respectueusement.

— C'est lui ! le voilà ! dit l'un deux.

Ils me dévisagèrent sans insolence, mais avec une si persistante curiosité que j'en fus presque confus.

Je saluai.

Ces gens me répondirent poliment, même avec une sorte de crainte qui ne me déplut pas.

On ne pouvait douter : Tom Sheffield était un personnage. Dr Tom Sheffield c'est moi. Donc... etc.

Le lendemain, je trouvai au bas de l'escalier un groupe plus compact encore et j'entendis très distinctement une femme — maigre, sèche, jaune, longue — dire à sa voisine — grasse, bedonnante, rouge, courte :

— Magy, regardez un peu ses yeux.

Je fis comme si je n'avais ni vu ni entendu, mais ce commencement de popularité me réjouit si fort que je résolus d'en écrire aussitôt à ma tante Kate Sanderson. Rapidement je montai le petit escalier et en m'approchant de la porte j'entendis des éclats de voix et des rires. Surpris, j'ouvre brusquement et demeure abasourdi à la vue de deux jeunes gens — d'allure

campagnarde — qui, stupéfaits eux-mêmes par ma brusque apparition, sautent par la fenêtre et... courent encore.

Sans m'occuper davantage de ces étranges personnages, je me mis au travail, mais la plume n'avait pas grincé dix fois sur le papier, qu'un très vieux monsieur avec une très longue barbe blanche se présenta dans mon cabinet. Il n'avait pas l'air aimable, ce vieux monsieur, et lorsque, sur mon invitation, il s'assit, son visage s'éclaira à peine d'un sourire mi-bienveillant, mi-ironique, mi-pitoyable... Il se découvrit cependant, mit son chapeau sur la table et sortit de ce dernier un mouchoir en soie rouge et un numéro de journal — je reconnus immédiatement le *Nouvelliste agricole*.

Après s'être épongé le front, le vieux monsieur se moucha ; après s'être mouché, le vieux monsieur essuya ses lunettes ; après avoir essuyé ses lunettes, le vieux monsieur me regarda. Tout cela très silencieusement, avec un calme décevant. J'avoue que ces préparatifs ne laissaient pas de m'intimider un tantinet. Enfin, le vieux monsieur me demanda :

— C'est vous le nouveau rédacteur de ce journal ?

Je m'inclinai en signe d'affirmation, et souris en signe de contentement. Mon sourire ne le dérida pas.

— Avant de venir ici, continua le vieux monsieur, aviez-vous jamais rédigé un journal agricole ?

— Non, monsieur, jamais. C'est mon début.

— J'en étais sûr, monsieur. Mais, au moins, avez-vous quelque expérience pratique en agriculture ?

— Aucune, monsieur.

— C'est aussi ce que je pensais, dit le vieux monsieur en mettant ses lunettes et en me regardant par dessus les verres assez longuement.

— Je veux vous lire, continua-t-il, ce que me l'a fait penser. C'est cet article de fond. Ecoutez et dites-moi ensuite si vous en êtes l'auteur. « On ne doit jamais cueillir les carottes, cela leur nuit. Il vaut mieux faire monter un petit garçon et secouer l'arbre. » Eh ! bien qu'est-ce que vous en dites ?

— Ce que j'en dis ? Mais qu'il y a là-dedans infiniment d'esprit. Je prétend qu'annuellement des millions et des millions de carottes périssent qui, si l'on avait fait monter un petit garçon pour secouer l'arbre...

— Secouez votre belle-mère ! Les arbres ne portent pas de carottes !

— Mais, monsieur, je n'ai jamais prétendu le contraire. J'ai parlé au figuré, uniquement au figuré et un quelconque habitué quelque peu au style littéraire verra de suite que le garçon devait secouer la tige.

À ces mots le vieux monsieur se leva, déchira le journal en petits morceaux, frappa des pieds et me gratifia d'une série de qualificatifs plus originaux qu'élogieux. Enfin, après m'avoir affirmé péremptoirement que j'étais plus ignorant qu'une vache et moins spirituel qu'un coq d'Inde, il sortit en brisant d'un geste satanique quelques bibelots posés sur une console. En un mot il manifesta tous les symptômes d'un mécontentement général, mais comme j'ignorais la cause de ce malaise, vous comprendrez l'impossibilité dans laquelle je me trouvais d'y porter remède.

Donc, très philosophiquement, je repris ma plume. Mais ma philosophie quiétude ne dura guère. On frappa à la porte et je vis bientôt entrer une longue créature, pâle, anguleuse, mal rasée.

Solennellement, et après m'avoir considéré d'un œil qui manquait de drôlerie, il tira de sa poche un exemplaire de notre journal et me dit :